

Souvenirs d'enfance

Souvenirs d'enfance, de Rose Guignard, porte en réalité le titre, sur le cahier original, de « Le Petit Pays ».

Ce texte fait suite, en quelque sorte à Neiges d'antan, le no 1 des œuvres complètes, qui fut par ailleurs le seul texte publié de Rose Guignard, en 1941.

Si Neiges d'antan conte la vie d'Amélie Audemars, mère de Rose Guignard, ici notre auteur se penche sur ses propres souvenirs, ceux qu'elle garda de sa vie toute entière passée dans leur petite maison sise sur les hauts de Derrière-la-Côte.

Rose Guignard, avec Neiges d'antan, son premier ouvrage, avait pris goût à l'écriture. Désormais elle déposera autant sa prose que sa poésie dans un certain nombre de petits cahiers en possession aujourd'hui des membres de la famille. On ignore où ils se trouvent, si même ils existent encore.

Nous avons eu en son temps eu la possibilité de les photocopier, ceux-ci sont donc quelque part sauvés. Avec l'accord de la nièce de Rose Guignard qui les possédait alors, nous avons eu en plus l'autorisation de les reproduire. Chose qui n'était intervenue toutefois que par une série de petites brochures à tirage très limité et ne figurant guère que dans l'une ou l'autre de nos grandes bibliothèques.

Ce tirage confidentiel ne pouvait suffire à asseoir la réputation de celle qui restera la meilleure « romancière » de notre haut vallon. Son écriture est splendide, sa sensibilité impressionnante, autant quant à la matière humaine qu'à la nature l'environnant dont elle traite.

Cette femme, qui ne connut qu'une destinée modeste, institutrice au Sentier, née sauf erreur en 1885 et décédée vers 1960, habitante de Derrière-la-Côte, hameau qu'elle quittait au matin pour descendre à la capitale et qu'elle retrouvait à midi ou en fin d'après-midi, après qu'elle ait achevé ses classes, était une grande âme et digne d'un destin plus large. En fait d'écriture, elle eut pu aisément franchir les frontières de notre Vallée et donner des textes pouvant conquérir un public plus large.

Elle s'en tint à son petit vallon. Et peut-être après tout, n'est-ce pas à regretter, puisqu'ainsi elle n'alla pas se perdre en des généralités qui ne trouveraient peut-être plus leur public aujourd'hui, mais resta ici à explorer dans sa quintessence tout comme dans ses moindres détails, un univers familier et modeste. Sa foi profonde ne l'empêche pas d'avoir une vue large de l'univers. Elle aurait pu se perdre dans une bigoterie étroite et réductrice. Cela ne fut pas. Et c'est tout plaisir de la découvrir ainsi attachée à d'autres valeurs qu'à celle de sa religion, à l'époque professée par ce que l'on appelait l'Eglise libre et dont le centre était la Chapelle de Chez-le-Maître. Elle s'y rendait avec plaisir, traversant, quand c'était la belle saison, avec un ravissement sans bornes les sagnes de son vallon, franchissant la côte pour déboucher enfin sur le vallon principal où elle voyait en son fond couler, capricieuse et nonchalante l'Orbe, s'en allant son petit

bonhomme de chemin, sans négliger de donner en son passage lent et sinueux, une beauté confondante aux lieux qu'elle traversait.

Souvenirs d'enfance. Là aussi, quel texte magnifique. Il y a entre cette mère et cette fille qui n'aura pas su, à la suite du décès de son amoureux, reprendre véritablement pied avec une vie sentimentale personnelle, une tendresse profonde et véritablement impressionnante. Est-ce parfois obligé, fictif, embelli, ou réellement les liens qui attachaient cette mère à sa fille, et vice-versa, furent-ils tels qu'ils sont décrits, ou que l'on peut ressentir à la lecture de ces pages magnifiques ? Qui le saura.

C'est aussi, un retour sur la vie d'antan dans ce qu'elle a de plus attachant. Mais alors gommons ses difficultés, gommons aussi l'étroitesse d'esprit que parfois l'on savait manifester, et surtout des coutumes sociales peut-être trop rigides, avec un mode de penser qui se doit d'appartenir à tout le monde et avec lequel il ne faut pas chercher la plus grande indépendance.

Souvenirs d'enfance est un texte sublime qui ne peut que nous faire regretter tous ces autres que Rose Guignard n'aura jamais écrit, même pas consciente peut-être qu'elle avait un don, qu'elle était capable d'enchanter, et surtout de nous obliger à la suivre dans le labyrinthe d'une vie personnelle et presque intime avec une facilité déconcertante.

Rose Guignard... C'est nous !

Les Charbonnières, en mars 2011 :

RR



La douane de Derrière-la-



Rose Guignard, 1890-1961.

a yronn, ma tendre et chère

Le petit pays.

Prologue.

Petit pays de ma naissance, de mon heureuse
enfance. c'est à toi que je reviens.

Quand mon regard découvre tes maîtres
éparses dans ce haut valon, une paix mys-
térieuse descend en moi. Buté mon cœur et
une terre natale s'établit une harmonie secrète,
l'indéfinissable. Est-ce une trêve ainsi que
me fournit ? Des bras de tendresse m'ont pour
me recevoir ? Rien de précis. rien que je
puisse expliquer d'une manière claire
et concrète. Tout est là et il n'y a personne.
Aucun des chers disparus pour m'accueillir
d'une voix cordiale. Mais c'est une terre que
je foule, c'est une montagne, c'est mes sapins.
C'est une maison, c'est mon chemin qui mène.

On parlait de la patrie. Henri War-
nery a écrit ces vers :

"C'est toujours la plus adorée.

"Celle où l'on revient pour mourir."

J'aurais bien été dix ans aux
murs d'une ma petite patrie, j'en ai point
d'âge. Ici, dans ce chemin, vraie charnière
accueillante avant qu'on l'ait transformée en

belle route carrossable, j'ai 5 ans. Je regarde
un chat gris, noir et blanc, et lui des yeux paille posée
au milieu du chemin. C'est la poutre brune.
"la dola brune" Je tâche de le saisir.
mais elle s'enfuit. et j'arrive au haut de
la pente où un parfum m'accueille. Les
corbeilles d'argenter de paille sur
des fleurs. C'est bientôt ma fête. Elle m'en
fera une couronne qu'elle posera sur
ma tête en disant : "Tu es la Reine de
l'air".

Ici sur ce petit banc, j'ai 20 ans et
je suis triste. Je suis triste, parce que l'ami
auprès duquel j'ai donné mon cœur n'est pas
encore venu à moi.

Mais là, ^{en face de,} à la place ~~où était~~
l'étable, mon cœur bat palpite d'une
joie d'abondance. Bientôt caché dans mon cœur,
il y a la première lettre de l'aimé. L'en-
veloppe est bleue, l'encre l'adresse est d'or.
C'est bien mon nom, n'est-ce pas la vraie lettre ?
Mais non, je rétorque, ce n'est pas possible.
Je tourne la papier d'or froissé, la preuve
irréfutable.

Une autre image: c'est une silhouette masculine noueuse rassemblée les escaliers de pierre qui conduisent à la maison. C'est mon père. Il est coiffé d'un chapeau de paille orné d'un ruban. Il est vêtu de noir. Noir aux traits, yeux profonds, imperitueux. Noir est la barbe. Il a une voix douce et persuasive. Il nous pour une leçon d'affaires, pour le terminer en finissant par un petit examen de conscience où le cœur se part. Pour enfants de l'édicateur nous d'éluder les jeunes états à l'aube de la vie des cœurs.

Elle a commencé cette vie. elle s'est développée au cours de ces 5 années faites de bonheur et d'angoisse. puis tout s'est éteint. J'étais seule, vêtue de noir dans les sentiers parcourus à deux.

C'est l'hiver. Je rentre d'une fatigante journée d'école, une serviette fourrée chargée dans le bras. Je passe entre des hautes murailles de neige.

peut le serrer de la bonté à la maison.
Ma mère le tient sur le seuil de la porte.
Le bafai à la main. "T'avre petite, dit-elle
comme tu es mouillée." Elle m'embrasse
mon manteau brun, "boud, es neige",
elle le secoue à vive eue, elle le fixe
avec des pinces au fourneau parmi de
la chambre d'en-haut. Harattis, je
m'étends sur le divan et j'écoute les
douces paroles de tendre sympathie
pendant que mon poète mijote sur
le fourneau.

Dimanche de l'été, l'inspiration
de la tenture de daphné, d'orange
de jacin. Je réplique le parfum des
fougères et des poranimes des bois.
Ils vous êtes introduits comme des
valeurs dans ce château fermé de fleurs
cousues ! Ah ! pourquoi la Belle
d'en-haut réveillée, oui, pourquoi ? ...

Images qui apparaissent et disparaissent au
hasard des circonstances et des jours, vous êtes
ce qui reste du vent poète et s'en ira avec
moi. - Pour quelle raison, alors, ai-je besoin de
les faire revivre ?

I

Première enfance

Il y avait une fois une petite fille qui vivait avec son papa, sa maman, sa grand-mère, et les pouspées dans une jolie maison.

La chambre où elle se tenait d'ordinaire était petite et chaude, sauf le matin, après que le longue nuit d'hiver en avait refroidi l'atmosphère. C'est alors que maman entrait portant une charge de bois et de clauons si elle venait de sortir sur son perron. Elle se paraitait le foyer, y mettait l'allumette et le feu pétillait avec joie. Au bout d'un long moment, il faisait bon, de nouveau on était bien. C'était une grosse fournaise gronde, parni d'une grille à la partie supérieure. La bonne chose d'y échappait, et papa y tenait des heures placés par la bite. Car, en dépit des double-fenêtres bien closes, elle pénétrait perfidement sur l'habiti de l'horloger longtemps immobile et plus raide était les doigts. Ces jours de bite étaient renommés au grand bonheur pour la petite fille à faire de clauons mençants rendant plus

^{encore} douce la sécurité de la maison. Elle l'aimait
surtout le soir, lorsque pelotonnée dans son
petit lit bien chaud, elle l'écoutait monter
à l'attaque des ~~maisons~~ ^{maisons} murailles.
Cela déboutait par ses longs hurlements
pour la bête furieuse le déchirer nuit,
elle halebait, elle bondissait, elle soufflait.
Mais le cœur de l'enfant à ce point nul-
lement s'abaissait. Au contraire, elle jouissait
de cette sauterie pressée contre son enne-
mi invincible. La maison paternelle était
le lieu du monde où il n'y avait rien
à craindre.

La bête pouvait durer trois jours, parfois
six et parfois neuf! Le matin de ces jours
d'hiver où la maison était pénétrée et placée,
il y avait un mauvais moment au sortir du
lit. Il fallait descendre en courant les
escaliers, traverser le corridor où la neige
avait été amoncelée en un petit tas de
poudre fine et tropotier dans le cabinet
hospitalier très rempli de la bonne odeur
du café. Là, on retrouvait les ^{tableaux} ~~tableaux~~ ^{seuls}
près du fourneau et puis on s'habillait avec

une large lueur, on regardait les vîtres blanchies à travers lesquelles on distinguait mal dans l'uniformité du paysage les arbres agités par la tempête, et quelque rare passant.

Après le déjeuner, la petite voulait "braver la bite". Elle ouvrait la porte d'entrée, se penchait sur le porchon et tenait horriblement ses bras à cette fumée d'échappées qui la soulevait à la gorge et la suffoquait.

Alors, joyeuse et colorée, elle rentrait avec bonheur dans la chaleur douillette et la paix de son petit paradis.

La "fraude" était partie pour l'école. Papa ~~était~~ à son établi. La petite était toute seule avec unanous et les poupées. Elle aurait voulu jouer sans celle, mais il y avait cet ennuyeux bas jaune, premier exercice de tricot que unanous lui mettait dans les mains, aussitôt le petit miauape ~~leur~~ en ordre. Elle s'asseyait alors sur un petit banc très bas à côté de unanous, plantait la fine aiguille d'acier dans le premier maille et tirait maladroitement le fil. Bon! voilà le maille qui s'écoule. Le second ira mieux. Même

désastres! Au bout de peu d'instants, tout
était en pitoyable état et maman devait
remettre les mailles en place en exigeant
plus d'attention. Il fallait faire ainsi 5
aiguilles au maximum. Tâche écrasante!
Soudain deux, maman! s'implorait la
petite. Mais le mètre était fermé et ne
ce'dait vraiment que lorsque la patience
était à bout. Ayant eu, ~~certain~~^{un} jour,
l'imprudence de parler d'un certain
coton bipopne plus facile à travailler parce
que moins raide et moins fin, et qu'on
vendait dans la boutique du hameau,
la petite s'empara de cette idée et se
mit à réclamer avec instance ce merveilleux
coton. Il la délivrerait à jamais de
l'affreux bas jaune en lui rendant le tra-
vail joyeux et facile.

"Ne tiens pas!" disait maman.

Est-ce le manque de coton bipopne, ou
la fille qui devient elle plus raisonnable et moins
malhabile? Le fait est que le tricot est le
peu à peu d'être un objet d'horreur
après le travail. Reine saurait

jouer avec les boupias se sortir de le chemin
était praticable. Elle préférait le plus souvent
monter chez Lucien. Tante et Lucien

C'était un vieil horloger habitant l'étage
avec sa femme. Minepe sans enfants. Comme
pope, il était assis devant son établi avec
cette différence qu'il avait la pipe à la bouche.
La chambre tout simplement tenue tenait
le tabac ^{aini-pus} et le résida placé sur la tablette de
la fenêtre. Sur le poêle de fonte se trouvait
un petit tas de bûchettes finement taillées au
couteau. Reine aurait aimé les prendre pour
jouer mais on ne le lui permettait pas.
Au bout d'un moment, Lucien qui était très
économe, se levait, s'emparait d'une de
ces bûchettes de sapin, se présentait à la
flamme, et la plaçait sur la pipe puis
la jetait dans le foyer. Il aspirait alors
avec délices deux ou trois bouffées dont le
parfum se répandait dans la chambre
et reprenait sa place à l'établi. Il faisait
des quadratures. Près de lui était la
commode d'horloger dont Reine avait
la permission de tirer les tiroirs l'un après

l'autre. Dans un de ces tiroirs, il y avait
la "crotille", mise ainsi hors de la portée
de la fraude. L'écuyer ne la fêtrait pas
pour y prendre à l'occasion quelques trosses.
à la fraude indignation de Peine. La crotille était
une petite boîte cylindrique en fer blanc
ornée de dentures bleues et vertes et qui avait
dû contenir primitivement de la chicorée.
La couverture était munie d'une fente
sur toute la longueur du diamètre et
Peine aimait à y glisser les petites pièces
qu'on lui donnait parfois, surtout les
petites pièces françaises de 10 centimes, qui
faisaient beaucoup de bruit en tombant.

Tant, la femme de l'écuyer, allait et
venait de la chambre à la cuisine, avec
bouc d'un moment, Peine la suivait partout,
dans la chambre à coucher au grand lit
parmi de nombreux jumeaux et bruns, dans
la salon dont le mobilier recouvert d'étoffe
rouge, ravissait la petite. Il y avait aussi
une étagère pour les vases à fleurs, petit
escalier très léger par où tante cultivait entre
autres, des hollies, ou pivoines qui em-

hausmaier. N'ayant pas d'enfants, elle
le donnait avec amour à ces plantes qui
prospiraient entre les usines ; elle en
parlait avec orgueil et faisait don d'une
botte à maman. Toute fois était censée
se mettre très souvent à la fenêtre pour
épier le moindre signe de vie sur la route
peu fréquentée. Au passage de quelque un,
homme ou bête, elle interpellait Lucien :
" As-tu vu ce cherv ? (elle ne pronon-
çait pas la dernière lettre). Il a trois
pieds noirs et est en b/avo. " Quand elle
allait à la fontaine, oubliant fréquemment
un des objets qu'il lui fallait pour le
costume, elle criait par la fenêtre ouverte :
" Lucien, apporte-moi la recette et mon
tablo' peier pendu en un clou au
collido' ! " La pauvre femme avait peu
d'instructive et son orthographe était
auti fantaisiste que son langage. Par
contre elle avait du bon sens, savait
à donner des conseils. Elle était posse-
bleuse comme et racontait à maman
d'un air mystérieux, maintes histoires
brassées de rix.

déjà déformées et qu'il fallait parler entre quatre d'yeux. Elle était très attachée aux deux enfants et les propriétaires en leur donnaient volontiers une franchise. Les deux sœurs Thérèse et Louise qui habitent sur le Crêt, et son frère Henri, leur capitaine très au courant des nouvelles, leur ont une grande place dans le

"Je le sais de bonne source", disait-elle à un moment. C'est mon frère qui me l'a dit. Ces renseignements qu'elle rapportait avec volubilité, le donnaient pointuellement au crétiste, un moment où les vaches descendent à la fontaine. Tant, ne pouvant les observer de la fenêtre, venait frapper à la porte du cabinier, son tricot à la main.

"A-t-on déjà 'abrévié'? demandait-elle. Et de son petit oeil curieux, elle suivait les allures détonnantes des vaches, la queue en l'air. Il y en avait pour un bon moment à raconter dans ce "no va i on" qu'on ne craignait pas

de prolonger pour s'acquiescer le potage.

Tante et Lucien faisaient sa part de la famille. Père en fait chez tante comme chez elle et ne fatiguait jamais les deux sœurs. Sauf une seule fois où Lucien probablement très énervé par son travail lui dit d'une voix impatiente : " A présent, va-t-en ^{gagner}."

III La plus troublée c'était la cloche des repas qui l'obligeait à descendre. Mon beau s'agitait énergiquement cette clochette de poche, au bas des escaliers. On entendait alors un remue-ménage en haut. C'est papa qui se levait. Il était sa loupe, se frottait les yeux et arrivait à la cuisine où il posait son doigt sur la joue de la petite fille déjà assise à table.

"As-tu été sage ?" disait-il. — En ce moment il fallait manger le dîner et cela n'allait pas très bien. Les repas où la bonne harmonie aurait dû régner étaient parfois très orageux. Papa était fatigué, préoccupé par son travail et les ennuis de la maison. Maman qui aimait la conversation lançait un mot brusque ce qui mettait la feu aux poudres

"Ensemble on était abonné au journal L'Éclair qui n'était pas en fait un journal mais un recueil de poésies et de nouvelles. Les trois "Mouettes" venaient de Paris et Lucien, le rapporteur, les apportait tous les jours. On les imprimait d'abord à Paris et puis on les envoyait à la maison. Elles arrivaient comme lui le dimanche matin et de petits yeux brillants et fureteurs."

lui tant les cas. Mais, la grande peur, avait
eu une arrivée tardive. Intimide de l'heure,
elle arrivait en classe quand les leçons
étaient commencées. Un jour, papa reçut une
lettre du directeur, ce fut le début d'une
terrible colère. Maman, qui était si gentille
et si douce, se transforma. La bonté de
père s'exprimait. Peine et puis, le lendemain
jour elle d'une indulgence particulière et que
la voix se fit plus douce en lui parlant, elle
la craignait un peu et n'osait pas le blesser
à l'expansion et aux caresses. Près de maman
souriaute et gaie, c'était tout différent.
Et puis, c'était maman.

Un jour, à table, Peine était alors toute
petite sur la penne de maman, elle-ci lui
demanda : " Comment

- " Comment aime-tu maman ? "
- Comme le ciel bleu, dit Peine
toute joyeuse.
- Et papa, comment l'aime-tu ?
- Comme le ciel gris, répondit-elle,
pleine de conviction et dans un mot.
- Et toute la table de rire, alors

que papa semblait faire bonne mine à
mauvais jeu.

Et pourtant quelle profonde tendresse
il lui montrait dans beaucoup de paroles!
Pour elle le bûcher de frites attaché sur
le fascine qu'il haïrait dernière lui, avait
de reprendre son travail de l'après-midi.
Pour elle, la plaque de chocolat en réserve dans l'armoire, de
Et ce certain dimanche soir où maman
les avait laissés seuls! - Lis-moi une histoire,
papa! - Je ne peux pas lire, m'a, mes
yeux sont fatigués.

- Et la Bible? Les-moi dans la Bible! - Le père proutait-il refuser cela à son enfant? - au shîtôt il prit la prothe Bible de famille et lut une histoire après laquelle la petite regarda longuement une image de Jésus, qui terrait de signer. Cete ~~terre~~ terre d'intimité avec son père, cédant: ~~l'enfant~~ en faveur du livre sacré, l'aita en elle une trace ineffaçable.

Dès son berceau, elle fut entourée d'une atmosphère ~~soignée~~ pieuse émanant des fortes traditions religieuses de la famille paternelle et surtout de l'oncle my.

La mère lui avait appris, dès l'âge le plus
tendre, une prière qu'elle récitait fidèlement
chaque soir. Publiée ensuite, reléguée au
fond de la mémoire avec d'autres souvenirs
d'enfance, elle reparut beaucoup plus tard
aux heures inquiètes et troublées comme un
message de confiance et de sérénité. Elle
était ainsi conçue :

Ô bon Sauveur, toi qui vins sur la terre
Vivre et mourir pour un humble pécheur,
Tu feras toujours possible et de bons pains
Toujours humble de cœur.

Ô bon Sauveur, si ô Toi je t'en suis semblable
Je voudrais t'avoir avec un cœur nouveau,
Je voudrais t'avoir, bon Sauveur adorable
Devenir ton apôtre ! amen.

IV Grand'my

Grand'my demeurait dans la vieille
maison sur la Côte avec Grand-papa. Au prin-
temps, des tulipes rouges et jaunes que la petite
fille trouvait magnifiques, fleuraient dans le
jardin situé au levant. C'était un massif rouge
chargé de roses parfumées, par-dessus le mur

Jusqu'au toit, près de la porte d'entrée. Derrière
la maison il y avait une citerne destinée à
recueillir l'eau du toit. Un jour, M^{lle} Marguerite
fut jouant avec son cousin Edouard, et celui-ci
malheur d'y tomber. Aussitôt le père de la mère
fit dans le maître en criant : Grand'mère,
Grand'mère, Marguerite est tombée dans le
puits ! - L'eau n'était pas profonde, il
fut facile d'en retirer l'enfant ^{à l'aide} sans ~~un~~ ^{la} ~~parle~~
d'autres désagréments que des vêtements
mouillés et celui d'avoir mis toute la
maison en émoi.

On trouvait toujours Grand'mère
dans la cuisine où le regard se perdait dans
les profondeurs de la vaste cheminée. Les
hirondelles entraient et sortaient par le
pauvre, portant la bécasse à leurs petits.
Grand'mère accueillait toujours la petite fille
avec les accents de la plus chaleureuse tendresse.
Elle la prenait par la main, lui montrait
tout ce qui pouvait l'intéresser à la prairie,
à l'océan, au néveau. Elle lui préparait
une petite d'nette faite de noix pilées avec
du sucre. Pour cela, elle ouvrait un placard

d'où s'échappait le parfum des plantes
recollées et conservées dans des cornets
de papier. Elle se servait d'en nicher
s'il en fallait pour préparer son petit festin.
Parfois même elle jouait avec l'enfant
au "pelle-tot".

Le soir elle s'asseyait dans son grand
fauteuil et commençait à raconter en détail
les histoires de la Bible, ou quelque récit
captivant du "Bon Messager", ou de l'Almanach
des Bons conseils.

Grand'my était très fraîche et
passablement traitée. Ses cheveux fins, d'un
châtain-clair étaient partagés en
deux bandeaux par une raie au milieu
du front. Ses yeux bleus restés très jeunes
et vivants animaient son visage sillonné
de nombreuses rides. Elle avait perdu
presque toutes les dents ce qui faisait
avancer son menton. Elle marchait
péniblement, ayant eu la marche dé-
boîlée. Ses vieilles mains étaient
ossées. Grand'my paraissait à pre-
mière vue très âgée, mais au bout de

quelques instants, on ne s'en apercevait plus tant
qu'il était rempli par cette vitalité débordante,
cet enthousiasme qu'elle cherchait
à faire partager. Pour sa petite-fille,
elle était la plus experte des compagnes.
~~Un accord mystérieux existait entre elles~~
~~et l'enfant de son fils~~, pour la clé
était l'amour existait entre elle et l'enfant de son fils.

Grand'unc était ~~un~~ descendant en
droite ligne d'une de ces nombreuses
nombreuses familles de colons qui défrichèrent
la vallée. La philanthropie de cette famille,
Société établie en 1910, fut dédiée
à son père, David Joseph, grand vieillard
austère et pieux, digne continuateur des
anciennes religieuses, qui avaient proclamé
leur foi dans la cabane de bois.

David Joseph habitait la maison des Crê.
Il était apiculteur, fabricant de fustiers et
donna à quatre-vingt-dix ans la
dimission d'inspecteur-forestier. Sa femme
Mme Sophie, fille de Charles-Abel
fondateur de la secte des disciples, était
très petite. Chaque dimanche, dans

exception. le couple se rendait à l'assemblée
à 3/4 d'heure de la maison, la petite fille
coiffée d'une ~~grande~~ cape noire et le
grand brillard s'appuyant sur son bâton noueux.

Grand'mère s'appelait Marianne, nom
qu'elle n'aimait pas du tout.

"Père. on nomme un enfant" Marianne;
dit-elle avec dépit !

Elle faisait partie d'une famille
de six enfants : Benoît ^{qui} ~~qui~~ d'origine Lyonnaise
de Chenil, bien connu pour la fête assez
éclatante, la myriade et son entrebâtement,
Charles qui habitait chez les Aubert, Henri,
Auguste, et Sophie qui s'établirent à l'Auber-
ton et firent l'aïeule d'une nombreuse famille
Martin.

Marianne née en 1822 avait eu
presque plus de 20 ans lorsque la révolution répu-
blicaine donna naissance à l'Épave Libre, s'éclata
dans le canton de Vaud. Marianne qui
avait épousé Henri fils de Timothée, s'y rati-
tacha avec son mari, dès la fondation.

Pendant de nombreuses années, les sépa-
ratistes eurent de nombreuses relations

à subir, plus pénibles pour être en un
seul que de véritables persévérations.
Marianne s'attache et s'entour plus à son
époux et s'y donne corps et âme. Les
principes de cette époux étaient considérés par elle
comme immuables et sacrés, la vérité
même. Sa foi robuste et vivante la soutenait
dans toutes les circonstances de sa vie qui
fut difficile, douloureuse et apitoyée. Prand-
père était un homme bon, épuré et
dur. La femme et les enfants en eurent
beaucoup à souffrir. Et un peu hanté
d'orages et la vieillesse attristée par les
infirmes, Prand'my atteignit l'âge vénérable
de 91 ans.

Tous les Prand'my furent très vaillants.
elle se rendait à la chapelle, coiffée en éto
d'une capote ^{l'époux} l'époux qui recouvrait la tumeur
de la tête et d'une mantille de dentelle
sur sa robe noire. Douée d'une forte
voix, elle entraînait la chœur que son
fils Charles. Henri s'occupait, face à
l'assemblée. La petite-fille l'accompagnait
souvent. Un peu plus grande, elle lui

donnait le bras pour remonter la côte. Il fallait aller très doucement et s'arrêter souvent, car fraud'ny devait s'essuyer le mouchoir. En ce temps-là Peine était vêtue d'une petite robe à carreaux rouges bordés de vert et de bleu, et dont l'étoffe avait été donnée par tante Lucile.

Fraud'ny était très pauvre. Elle n'en arrivait pas mieux à protéger ses trois orphelins contre les pêtesses et cachettes du fraud-père. Elle faisait de la soupe d'écluse aux légumes de son jardin, et Marguerite, qui était frondeuse, arrivait toujours au bon moment pour y goûter.

Un des grands plaisirs de Peine était de s'installer chez fraud'ny pour y coucher lorsque papa et maman étaient invités à une soirée. ce qui arrivait rarement. Fraud'ny lui préparait un lit sur le canapé vert de la chambre, et y mettait tout d'abord un matelas de paille. Elle étendait dessus un

drap froissé en toile de lin et une bonne
couverture. Reine attendait avec impatience
le moment d'aller au lit, car en s'étendant
avec délices sur ce volumineux et léger mate-
las, ^{où elle s'enfonçait,} elle faisait craquer les feuilles d'acier
grand'my avait brossé le sac juteux dans
les soies. Et il y avait deux de chaises
qui l'intéressaient dans cette chambre.
D'abord la vieille horloge ^{au cadran gris} au timbre
propre. Elle était ^{cachée} dans la paroi, alors que
celle de la chambre voisine était placée
dans la coiffe de bois et qu'on pouvait
voir à travers la lentille de verre, le pen-
dule ^{jaune} qui oscillait lentement. Alors de
loin, elle faisait entendre un délicat
avertisseur, et les corps tombaient lourdement
dans le silence. Reine aimait le son
loin dans la chambre à coucher, et cette
pendule ancienne fut transformée en
"cocotte" pendant quelques années, par
les soins d'une horloger habile. Quel
rassurant pour la petite fille, quand
la porte s'ouvrait et que l'oiseau mystérieux
annonçait l'heure, de son doux bruy.



Marguerite avait tout pour plaire.

Il y avait aussi sur l'établi qui servait
d'étagère une belle boîte à ouvrages ren-
fermant toutes sortes de trépons. Au-
dessus, la place à cadre noir. Deux
ours de pierre, venant de recteurs
de Berne, intéressaient l'enfant, mais
l'un était cassé, en partie. Quel dommage !
Une grande
table ronde occupait le centre de la pièce.
Derrière elle, le lit à rideaux verts.
Et toutes sortes de petits placards mys-
térieux ! Rien ne descendait ce fils
pour mieux bien contenir. Derrière l'armoire
à deux places se trouvaient les vêtements
du dimanche. et sur une rayure, soigneu-
sement pliés, les paquets et les mouchoirs
de prout'ny. Le romarin et le jéropom-
me, plante curieuse qui répandait un
parfum de fruits ornaient les fenêtres.

Reine et sa sœur s'éclairaient par les
lentes à jouer des lampes de prout'ny.
Les enfants, à l'heure, à l'école, à l'école-
liens, avaient dans son cœur une place
de choix. Elle avait pour son fils un
attachement une affection toute spéciale, elle

était heureuse et reconnaissante de bonheur
de ce petit ménage établi depuis peu de
temps à Polékiere. Par contre, elle souff-
rait et se lamentait au sujet de tante
Gervile qui avait une tâche sur-olotte,
de ses forces au milieu de ses 7 enfants et
de son mari, pauvre d'écouleur, esprit
peu portatif. De bons petits pôtées à
la rhubarbe, une broche de pèche avec
des choux-raves du pays, premier le
chemin de fer. Pierre était dans la
confiance et admirait l'adresse de Fraud-
my emballer les pôtées.

Lorsqu'une nouvelle petite fille
naquit à Polékiere, Fraud'my très ex-
citant exprime avec transport sa
grande joie. Par contre, Fraud-pape
était déçu.

"Je ne suis pas pour mes fils
Alber u'a pas eu un garçon", disait-il.
Il n'aimait pas la contrariété et exha-
lait son dépit à tout venant.

Fraud'my s'empresse inutile de discuter de
la chose, se mit en devoir de confectonner

deux petites propées avec des chiffres
pour envoyer son premier défi au
bébé. Celle qui en était l'objet, n'ou-
blia jamais les deux petites "donjons",
de grand 'unauau de la Vallée!

V Les petites de Palotieux! Avec quelles
hâte on attendait leur arrivée. Toute la
maison était en émoi et grand' m'y préparait
force pâtisseries et bricelés. Enfin, un beau jour
de juillet, on partait à leur rencontre au
Rocheray, car le Pont Brattus n'existait pas
encore et le trajet se faisait par le lac. Quelle
émotion quand les majestueux "Caprice" (Il
paraissait si grand!) se montraient enfin!
La passerelle est jetée! Voici oncle Albert,
en tête, avec son chapeau de paille, tante
Emma toujours vêtue de noir et les deux
petites en robe blanche, avec leurs longs et
beaux cheveux châtain, deux anges appa-
remment. De part et d'autre, ce sont des
rires, des baisers, des questions sans fin,
et c'est ainsi qu'on s'achemine vers la
chère vieille maison. Grand-papa est sur
le seuil. Les petites se jettent dans les bras.

Et voilà grand'my. Quel enthousiasme,
quel débordement de tendresse! La table est
déjà mise dans la grande chambre. La
plus belle vaisselle, celle à fleurs roses, est
sortie de l'armoire. Reine voudrait rester
toujours, toujours là, à contempler Hélène
et Julia, si bien élevées, si différentes de tous
les enfants qu'elle connaît. "Nous reviendrez
demain", a dit maman, qui ne veut pas
être indiscret. Oh! demain, jour de joie
sans fin, on se promènera, on jouera ensemble,
on fera un feu au petit poêle, on chantera
tous les vieux airs aimés: "Le monde est si beau,
si beau, si beau! Et encore "Je chanterai,
seigneur, tes œuvres magnifiques". Le soir,
il y aura la surprise. Voici le comble de la
félicité: Hélène joue déjà du violon. Julia
a commencé le piano. Comme Elizabeth a
invité tout le monde pour la circonstance,
car il n'y a pas de piano dans la maison.
On se rend donc en bande aux Pique-dalles
et Reine croit rêver quand elle voit la petite
Julia assise très droite sur son tabouret
et accompagnant sans faute sa sœur Hélène

peu tient le violon avec une charmante
pauçhenie. Faut elle chanter un petit
cantique :

" Au-delà de ces monts, plus loins que ces nuées,
Il est un autre ciel, il est d'autres contrées...
C'est là que chaque jour
Un des nôtres s'en va ...

Tante Emma a son bon sourire, d'
profond'meur maternel. Ocle Albert, les
soureux frœus en attentif à ce que four le
pette dans l'ordre et à ce qu'on ne dépasse
pas l'heure prœue. Il a les yeux bleus très
profond'meur esfoncés, l'expression douce
d'un homme fin lête. Il a la voix douce et
parfois son rire éclate soudain. Il est tendre
et affectueux, mais inflexible. Aussi, dès
que la petite collation est terminée, on sent
pour dormir. Les petites sur leur matelas de
feuille, les parents dans le grand lit à
rideaux verts.

Quelques beaux jours le petteur ainti
et il faut, à grands regrets, songer à la
séparation. De nouveau, on prend le chemin
de Rocheray, mais, le cœur bien triste cette

fois. Le "Caprice" est déjà amarré, leur vie
fut, sur la passerelle, un coup de vent emporte
le chapeau blanc d'oeil blanc. On se
réveille, on fait des gestes vains pour saisir
le naufrage qui flotte à la dérive, pendant
que, corde déroulée, le "Caprice" s'en prend
nul souci et lance son épouse effleurée.
Le bateau d'osyris. Oeil blanc, tête nue,
fait des hymnes et les petites robes blanches
disparaissent en laissant la perspective
de toute une longue, interminable année
entre elles et nous.

II.

— à l'école. —

à 6 ans, Reine prit le chemin de
l'école, mais d'une façon intermittente,
sous la conduite de la grande Marie
Marchaux. Ce n'est qu'à l'âge de 7 ans,
qu'elle fut inscrite sur "le rôle". Cette
première année fut douce. La maîtresse,
il y avait la grande carte de géogra-
phie où elle apprenait à lire les notes,
beaucoup mieux qu'à l'école, puis
"Mon joli second livre", avec l'histoire

de "Mademoiselle" J'ordonne. Cet avan-
cement en lecture fit d'elle momentanément
une petite tarante. Deux ou trois
ans plus tard, elle dut le rendre
compte de la fraude. L'école lui parut bien triste, le plus
loin même, le lieu où l'on s'ennuie.
Les murs étaient garnis d'images
d'oiseaux noirs par les ans et la fumée.
Quelques-uns placés près la cheminée
portaient des fauxes haïnes de
leur bûche. Un de ces oiseaux, la
chouette, était frappant. Son gros
œil rond et triste fascinait l'enfant.
Était-ce une figure humaine ou
une figure d'oiseau? Les Rôles
de l'école figuraient en bonne place.
Les plus hauts étaient réservés les copies
plussées fort. Un tableau très sup-
portif attirait les écoliers pendant
les récréations "Prenez garde au feu"
c'était une succession de petites
représentations deux enfants, parvenus
à l'âge qui avaient joué avec des

allucinettes. La robe rose de la petite fille
l'enflammait. La dernière enfant mon-
trait les deux enfants carbonisés.

La maîtresse n'était pas si dure,
aussi les plus grands élèves profitaient
de la largeur de son indulgence. Quelques-
uns étaient bergers en France pendant
la belle saison. Ils se bécotaient avec une
fraude arrogante et prêts à la révolte
au milieu de ces enfants turbulents.

Reine le tentait de s'occuper. Son esprit
s'acharnait vers maman, le chat,
les pouffes, tout son petit paradis
perdu.

Ce fut son premier apprentissage de
la vie en société, où, toute son existence, elle
eut de la peine à s'adapter. Sa scolaire.
Sociétés mondaines ou religieuses, groupements
divers présentèrent pour elle des difficultés
fondamentales ~~et~~ provenant de la
nature triviale, repliée et difficilement explicable.
La refuge qu'elle trouvait auprès de maman,
elle le chercha plus tard dans la solitude,
parfois au cœur une nostalgie profonde.
* Excepté la société des écoles du dimanche où elle fit
partie comme monitrice de la Côte de 1901 à 1908, où

elle se bécotaient avec sa fille. Elle se bécotaient avec sa fille. Elle se bécotaient avec sa fille.

Oh! ces longues soirées du dimanche, chez Madame Anna, où, chacun babillait à l'envi, Reine n'était pas ouvrir la bouche! S'il lui arrivait d'élever un son, vite les regards se tournaient de son côté, d'une curiosité à la faire sentir sous terre.

"Tiens! Reine a parlé!" - dit un jour une Anna, voisine curieuse, montée d'envie. Courant pour la malheureuse petite fille qui se flossa dans l'ombre près du grand chat noir et blanc pelotonné sur ses pattes.

Marquise VII Totallement différente était la jeune arrivée aux beaux yeux bruns, aux cheveux noirs, au charme d'encre. Elle était vive, naturelle et paie. Elle chantait, de la voix musicale et expressive, se mettait d'elle-même au piano. Que trop fût imparfait, elle en s'en apercevait guère et persistait profondément de la musique. Elle avait l'oreille fine et sensible et retenait d'instinct tout ce qu'elle entendait. C'est elle qui pendant ces soirées du dimanche que Reine dé-

était le cordifonneur. On lui disait: "Margu-
rite chante "hinon". Et elle chantait
hinon ou ben

"D'abord le cœur dormaille."
Puis quand il a piqué au
cœur bar et d'o'elle
au retour du p'tit p'tit.

Antoine Pierre aimait la maison.
Antoine la mère la faisait et recherchait
la société, les gens aimables et pais
avec lesquels elle pouvait plaisanter et
rire. Que de fois, la "petite" devait aller cher-
cher la "grande", installée depuis bien
des heures chez M. Meunier - Circuler! Et
là-bas, il y avait le cœur de chair,
le cœur sacré, l'autre, qui s'en va
encore. Papa s'amusait, pas en sortant
fréquent, il trouvait du bien, et maintenant
très redoublante s'efforçant d'apaiser,
d'adoucir, de cacher, d'atténuer la rancune.

Marguerite avait de la peine à la braver
matin. Les heures d'attente lui paraissaient si
longues à côté de papa si vite et si souvent couronné.

Maman ne pouvait comprendre cette hostilité, presque cette haine à l'égard de la fille aînée et le demandait quelle en était la véritable cause, et pourquoi des actes dus à la loquacité et à l'insouciance étaient considérés comme des crimes.

Marquante avait des amies charmantes comme elle, Éveline, Lili, les deux plus intimes.

Walter dut tenir une place de choix dans la première jeuette. Le bon, le personnel disparateur de l'horizon.

Une fois, Pierre était déjà couchée, la grande sœur vint se placer près d'elle - il était assez tard - dans le lit à rideaux blancs qu'elle partageait d'habitude.

"Serine qui n'a rien compris?" - La petite s'occupait des principaux adorateurs, mais sans succès.

"C'est un bonheur!"

Quelle d'avis, quel trouble! Depuis les examens de printemps, M. de P. était son répertoire. Elle avait guéri la petite d'idee pour entrer

d'une cette grande classe si différente, d'inspiration
par un homme qu'elle admirait et redoutait.

Et c'était celui-là qui avait accompagné
le frère ! Le vent fut agité et plein de
rivers. Une ère nouvelle commençant par
la petite école très quelconque qui
devait un personnage important, un
apex de l'air ou entre deux amoureux.

"Combien as-tu de frères, combien
as-tu de frères ?" lui demandait, le matin,
à la récréation. Mais P. Tota rouspétante
elle répondait : "Je n'ai pas de frères, je
n'ai qu'une sœur,

La même question se répétait
à l'ordinaire, l'école en tout à fait
cette son habitude, l'audace de répondre
un beau jour : "Je n'ai pas de frères, je
n'ai qu'un petit frère". Le refus est
alors de son bon rire sonore et dès
lors, la question devient celle-ci : "Comment
va ton petit frère ?"

Le "petit frère" était l'objet d'une
grande sollicitude et chaque jour une
enveloppe beige pliée ou un tout petit

format était remise aux bons soins
de Michel II — Michel était le nom
du facteur attitré.

Michel II s'occupait avec impor-
tance de sa tâche, et se plaisait
parfois à faire surper la destination.

"Je t'ai rien envoyé d'aujourd'hui" — Je te
dis que tu as quelque chose, ton inte-
ctuelle lettre ! — Ce tournait au combat,
à la trappe, jusqu'au moment où
quand s'arrêtait de la cuisine,
la bouche à la main. "Ouf, donne-
moi cette lettre" — Enfin, la petite sortait
de la bouche "le document achetés" à
la bien-aimée en fines lettres serbes toutes
pleines d'amour.

La réponse ne le faisait pas attendre,
mais il fallait user de ruse pour ne pas
attirer l'attention des étoiles ..

"Monsieur, voulez-vous me tailler
un crayon ?" Et très l'obéissant
du bureau, une enveloppe blanche
passait de la main de l'enfant, dans
la large main qui savait si bien donner

des taches, mais dont l'heinte, tendait,
le faisait douce et tendre.

Après deux années entières d'heureuses
francailles, la noce eut lieu le 30 avril
1898.

Ce fut une magnifique pînnée. Dès
le matin, les invités furent reçus dans la
maison où une déjeunée de viandes froides,
thé, vin, pâtisseries était servi. Les parents
du notaire cernaient la maison, atten-
dant leur part de bricols. Lucien
trouvait d'ailleurs ^{en partant} repartant du côté
de Reims : "Y a eu ~~eu~~ pré saine passée."
(La seconde partie d'une pînnée l'ore et
la pînnée l'ore un peu bien un peu saine).

Marquise, au milieu de tout ce monde,
était remarquablement belle et la petite
sœur la contemplait, très impressionnée.

Les opérer prirent place dans une berline,
en face d'eux étaient le curé de noce :
Léon et Prost. Dans les bœufs, toute
la parenté et d'autres amis, papa
maman, oncle Maurice, tante fînnée
avec Valentin, Tola avec Colvard Dupuis
+ grand-papa, grand-maman

Elisabeth avec Othare, et d'autres encore.
Puis 3 petites filles, Marie Pissier d'Ely,
pour la sœur de l'épouse et adèle Piquard. Le
marriage fut béni à l'abbaye par le. Schu-
macher. Le repas du soir fut bien chez
Piquard. Hédouard. Des discours le succédèrent
Othare Maura d'haute avec Rysille de
Pissier. Papa chanta: "Fille des cieux,
L'adieu te salue" ^(Schubert) de la voix qui n'était
pas très forte, et sans accompagnement.

Les époux attendirent la poste de
5 heures pour la Tour d'où ils partirent
pour le Testin. Au moment de quitter la
filles, papa sortit tout l'argent qu'il avait
dans la poche et le lui mit entre les mains
pour son voyage.

Il avait travaillé en Allemagne. son
fils respectueux et d'être avec le caractère
amical et par avait le droit de le décrire
tout à fait. Les lors, les attitudes
à l'égard de la fille avec une certaine
complaisance et les plus beaux dimanches
d'hiver ceux où toute la famille se trouvait
réunie.

au Collège

~~III~~ L'école continuait à avoir peu d'attrait pour Pierre qui la trouvait dépeuplée par de bonnes études, venant de la Troisième. Ses longues années, chez M^r Levesque, puis à l'âge de 13 ans, l'entrée au Collège où pendant les 3 premières années elle suivait les leçons du vénérable M^r Bourgeois.

Plus forte, mieux préparée et mieux adaptée qu'à l'âge de 12 ans, elle commença à prendre goût à l'école. C'est les plus belles branches la séduisaient. Elle s'attachait dans d'autres et malgré la faiblesse en mathématiques, se trouva définitivement à la tête de la classe.

Ce fut un grand encouragement. Ces 3 années de Collège furent de bonnes années, mais les vacances n'en étaient pas moins l'âge d'or.

Elle était en seconde quand elle fut invitée par son beau-frère à la rendre aux vacances. Il fallait demander congé pour ce dernier jour d'école. Pierre, très excité au soir, se mit au devoir d'écrire elle-même la demande au

conque :

"Je m'en vais aux rendez-vous."

Quel plaisir, quelle chance !

J'en tiens la Providence.

Ne me mettez point d'obscur.

Pour samedi, le treute.

Je me en serai reconnaissante.

Maman eut pitié de sa fille
La fillette à remettre cette demande qui
d'habitude s'en va écrite par les parents.

Peuve, il ne s'en souvenait, n'osait le faire,
cependant, le cœur battant, elle se
décida à mettre dans la boîte aux
lettres des professeurs cette lettre si
cruciale au professeur. Bientôt prise
de fièvre, elle se tenait dans l'attente
de l'opinion d'en haut. Quel ne fut pas
son ébahissement lorsque dans le dimanche
qui suivit, elle put lire elle-même
les termes stupéfiants sur la Tenue
d'ans avec cette mention :

Demande de corps, peu banale
d'une petite fille !

Si son cœur se prit à battre, elle

partir pour les vendanges.

Une autre fois, elle eut la fièvre de voir la composition imprimée dans ce même journal. Beaucoup passa plusieurs heures à petit papier c. i. u. e. h. e.

DIVERS

1900

La guerre.

La guerre ! Ce mot ne peut être prononcé sans qu'il réveille en nous l'idée horrible de massacres, de milliers et milliers d'hommes tués, laissant leurs familles sans soutien derrière eux. Et pourtant, ils ont existé de tout temps ces massacres ; les siècles ont passé, mais la soif de posséder davantage ne s'est point apaisée dans le cœur de l'homme, et pour cela il a fallu la guerre, la terrible guerre ! Combien ne serait-il pas plus naturel à une nation de rester en paix chez elle, et laisser ses voisines faire de même ! Au lieu de cela, il faut piller, ravager d'autres contrées, laisser des familles entières dans le deuil et la misère, pour la gloire d'avoir conquis un pays. La nation attaquée fait la guerre elle aussi, mais une guerre juste et légitime pour défendre ses frontières, ce qui est bien naturel.

La guerre au Transvaal est dans ce cas ; le petit peuple Boer était en paix chez lui ; point n'était besoin de venir l'attaquer.

Espérons que le XX^{me} siècle dans lequel nous venons d'entrer amènera une ère de paix, et qu'avec lui l'horrible chose dont je viens de parler, la guerre, sera à tout jamais bannie de l'humanité.

Composition d'une élève de 15 ans, faite en classe, dans l'espace de 50 minutes.

Cette élève s'appelle
Rose

Les poupées.

IX Pendant toute son enfance, Reine adora les poupées. Chaque foire était l'occasion de demander ses vœux. "Père, maman, tu m'achèteras une poupée ?" — "Mais tu en as déjà bien de trois."

C'était vrai. Pô'honille, la plus vieille et la plus laide, la plus aimée aussi; son mari, le frère, un bonnet en poil de chat, tendrement couché à côté d'elle. Jeanne-Eulie, à la tête noire brillante qui tomba un jour de la bouillotte, sur sa face rose en porcelaine et se brisa en mille morceaux. Une voisine, sur ces perçants de la petite fille, fut émue et se procura en elle-même d'acheter pour elle une poupée inoubliable, à la foire prochaine. Elle tint parole. Le samedi de la foire, on frappa à la porte des estriker. Une femme fraîche, ostente, à la voix très douce, entra, prit une chaise et dit ceci: "Pô'ta! J'ai été peinte de voir la chaponne de la petite Reine et je lui apporte une nouvelle poupée. Les d'aur ces mots, elle déballe une tête de bois, et la figure peinte. La petite n'en croyait pas ses yeux. Jusqu'à dans la vieille, elle parde dans la main les
1 Madame Estaline.

détails précis de cette scène :

Valentine était laide. Elle n'en fut pas moins tendrement aimée, à cause de la touchante histoire.

Isabelle était une petite poupée à la robe rouge vif à points blancs. Elle portait un petit chapeau en l'air sur ses cheveux blancs.

Lila avait été rapportée d'une loterie à laquelle papa avait acheté et pris des billets. En rentrant, bien qu'il fût tard, il avait déposé la poupée dans le lit de Reine. Papa ne faisait pas de cadeaux, ordinairement, mais la petite fille fut-elle très surprise et émue, et Lila eut une place de choix dans son cœur.

Elle était recadable aussi, mais plus petite et plus jolie que Valentine et portait une robe rouge foncé et de petits sabots noirs.

Marcelle aux cheveux blancs filats, aux yeux d'un bleu dur fut la dernière poupée, celle qu'on garde pour les occasions, les réceptions. Elle n'en eut pas d'histoire, et passa sans doute dans d'autres mains.

À côté de ces poupées principales venaient d'innombrables petites poupées, entre autres Robert en potes.

Reine passa de longues heures avec les poupees, elle se relevait parfois la nuit pour les couvrir, elle leur faisait l'école. Et l'autre petite fille trouvait joie avec le beau lit à rideaux blancs, fait par oncle Albert et la jolie berceau.

L'école ^{du} dim. X. Une des autres joies de Reine était l'école du dimanche. Elle aimait chanter les cantiques, raconter les histoires, surtout celles de la Genèse : Abraham recevant la visite des anges, Isaac, Rebecca, Rachel. Les prières des Mademoiselles Anne étaient bien longues, à la fin de l'école, et au moment où Reine éprouvait un besoin irrésistible de sortir. Une fois même une catastrophe se produisit et elle fit de vains efforts pour cacher la petite lace qui se produisait sous les pieds.

Mademoiselle Lucile, la monitrice, l'aida en elle des traces, par la simplicité, la fidélité, la sincérité même qui faisaient son charme.

Reine, tout enfant, était déjà tourmentée dans sa conscience, par les péchés les plus vils qui étaient des actes de colère ou de mauvaise humeur.

Grand'uey avec son autographe [✓] religieuse,
Mademoiselle Lucile avec la sienne, attai-
gnant l'âme de l'enfant et la préparant
doucement à celui du pasteur qui fut l'ami.
la confidente de la jeune fille.

Mademoiselle Lucile mourut en 1915,
regrettée et pleurée par les habitants du
paysan. Une plaque commémorative fut
placée sur la maison, la vieille maison d'école.

Les poupées, les chats, la lecture
que Reine avait leur, grand'uey, l'école
du dimanche et l'avenir de jeunesse,
au centre de tout, fixant de cette enfance,
malgré quelques ombres, une enfance
heureuse.

L'école même n'était plus
un fardeau. Le Tiers classe. Les bancs
n'importe et deux armoires fait place à
des chaises où l'on devenait des
personnages. Une maîtresse cours de litte-
rature, une heure par semaine,
avait ouvert à l'enfant des horizons
nouveaux. En particulier, le charme de bander

avait opéré dans "le vent du petit dauphin", le à haute voix par le professeur.

Reine n'avait aucun peine pour l'allemand et pour l'anglais. Elle y trouvait un très grand intérêt.

Un monde nouveau se révélait à elle. Un murmure s'élevait comme le monde effleurait ton cœur, la captivait et l'effrayait par la puissance qu'elle ne faisait que braver.

L'enfant avait peur aussi.

À seize ans, Reine porta pour la première fois, le jour de Tâmes, une robe longue, couleur fraise écorée, ce qui fit que M. Rauber, le myreur venant de loin, ne la reconnut pas.